

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

## **Les Parenthèses**

(revu février 2015)

## PROLOGUE

Femme 1.

Femme 2.

Flore, fille de Femme 2.

Une voix de femme.

*Un grand appartement vide ; une vaste pièce centrale, des portes ouvertes sur les côtés. Au fond, deux hautes fenêtres montrant un ciel bleu très lumineux. La pièce centrale est également très lumineuse, car de la lumière se déverse par les portes latérales.*

*Un plancher en bois.*

*Au milieu, une femme et une fillette accroupies, la tête penchée vers quelque chose qu'au début on ne voit pas, par exemple parce qu'elles le masquent involontairement avec leurs jambes, ou leur jupe...*

*On entend une femme qui pleure, longtemps, fort, dans une pièce de l'appartement. Elle s'interrompt par moments, puis reprend, cela pendant toute la scène.*

*La femme et la fillette sont très concentrées : on finit par voir qu'elles font des boulettes de pâte à modeler sur une grande feuille de papier ; les boulettes sont de toutes les couleurs, de la grosseur d'une bille.*

*La femme et la fillette mettent beaucoup de soin et d'attention à les modeler.*

LA FILLETTE : – Le bébé est mort, n'est-ce pas ?

FEMME 1 : – Oui, mais tu ne dois pas le savoir.

FILLETTE : – Pourquoi ?

FEMME 1 : – Parce que tu es trop petite pour comprendre.

*Une deuxième femme apparaît dans l'encadrement de l'une des portes. Elle s'appuie au chambranle. Elle porte une longue chemise de nuit tachée de sang du ventre jusqu'au bas de la chemise. On entend toujours les pleurs. La femme a de longs cheveux défaits, le visage pâle.*

FEMME 2 : – Il n'y a rien à comprendre, si ?

FILLETTE : – Tu as eu mal ?

FEMME 2 : – Bien sûr, ma chérie. Je préférerais comme ça.

FILLETTE : – Un petit frère ?

FEMME 2 : – Oui, un petit frère.

FILLETTE : – Je ne l'ai pas connu.

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

FEMME 2 : – Tu pourras le voir, si tu veux. Il a un visage.

FILLETTE : – Ma copine Lucie m’a dit qu’à la naissance, tous les bébés ont les yeux bleus. C’est vrai ?

FEMME 2 : – Je ne peux pas te dire, je ne pourrais pas lui soulever les paupières.

FEMME 1 : – Je le ferai. Tu viendras avec moi, Flore ?

FILLETTE : – Oui. Et je veux l’habiller et le porter un peu. Ce n’est pas grave s’il est mort. Ça fera comme mes poupons.

FEMME 2, *machinalement* : – Il faudra lui tenir la tête. *À femme 1* : On se repose trop sur cette enfant.

FEMME 1 : – Oui. Les experts...

FEMME 2 : ... disent que sur les enfants se font toutes nos projections et que l’adolescence est violente parce que c’est le moment où le papillon éclate son carcan des choses qu’éponge, il a reçues, inerte, passif...

*Lasse, avec un soupir, se laissant glisser sur le sol* : ... mais on n’a pas le choix, il faut bien vivre. Vous avancez bien ?

FILLETTE : – Oui, regarde, on a fait presque toute la pâte.

*On entend, en plus des pleurs, des cris dehors* : – Du pain, du pain !

FEMME 2 ou FEMME 1, *indifféremment* : – Encore une manif. On n’en finit pas.

FEMME 1 : – Tu devrais t’allonger, que ta bouche se repose.

FEMME 2 : – Tu jetteras un œil, voir s’il ne me faut pas un point ou deux ?

FILLETTE : – Maman, tu me chantes une chanson ? Et il faut préparer une chanson pour le petit frère, aussi. Où est-ce qu’on va l’enterrer ?

FEMME 1 : – Le jeter dans l’océan ?

FEMME 2 : – Non, la mer est devenue trop sale. Je voudrais le garder près de moi quelque temps, c’est trop tôt pour m’en séparer. Dans ma chambre, il va rapidement sentir.

FEMME 1 : – Que penses-tu de l’enterrer à la cave, et d’y installer ta chambre ? Si tu veux, on peut y dormir toutes les trois. Après tout...

FEMME 2 : – ... On a toutes les trois très mal, chacune à notre manière. Tu as raison. Mais j’aurai besoin de temps seule avec lui.

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

FILLETTE : – Moi aussi, je veux passer du temps seule avec mon frère. Tout le monde a besoin. Quand est-ce qu'il va commencer à sentir ?

FEMME 2 ou FEMME 1 : – Aucune idée.

FEMME 2, *le visage tourné vers la pièce d'où semblent provenir les pleurs* : – Maman, arrête, tu veux ?

*On entend un bruit de casserole tombée. Les pleurs continuent, moins forts, étouffés.*

FEMME 1 : – Quel gâchis.

FEMME 2 : – Il n'y a pas de hasard. Qu'est-ce que vous allez en faire, maintenant ?

FILLETTE : – Je ne sais pas. J'ai pas envie de faire des colliers. On pourrait peut-être en mettre une de chaque couleur entre les doigts du petit frère, quand on l'entertera. Tu perds encore du sang, maman ?

FEMME 2 : – Bien sûr, chérie. C'est une très bonne idée. Mais je crois que j'aimerais bien que tu lui fasses un collier, aussi.

FEMME 1 : – Moi, j'aimerais qu'on ne lui mette rien dans les oreilles. Je m'occupe de la boîte en carton. Avec...

FEMME 2, *l'interrompant* : – Des portes et des fenêtres, oui, comme d'habitude.

*On entend de nouveau les cris de la manifestation dehors* : – Du pain, du pain.

FEMME 2 : – Les voilà qui repassent.

FEMME 1 : – Toujours le même slogan.

FEMME 2 : – Ça va encore tacher le bois, tout ce sang. Quand ce sera ton tour...

FEMME 1 : – Je ferai probablement des taches d'une couleur différente, ou d'une autre forme. Ne t'inquiète pas, il y a de la place pour toutes les deux, ici.

FEMME 2 : – J'aimerais bien qu'on en garde un vivant. Flore, ce n'est pas assez.

FEMME 1 : – Tu te souviens de la harpie, l'autre jour ? Celui où il y avait tant de brume.

FEMME 2 : – Elle s'est arrêtée en face de moi et s'est mise à pleurer sans bruit. Oui. Sa chevelure repoussante. Les larmes qui peu à peu décoloraient son visage...

FEMME 1 : – Et l'envie que tu as eue de coller ton ventre contre le sien. Si forte.

FEMME 2 : – J'étais dans un de ces moments... Mais tout de même, je n'ai pas osé. Je n'y ai mis que la main.

FEMME 1 : – Une pythie.

FEMME 2 : – Probablement ; ce n'est pas sans intérêt, en tout cas. *Un temps.* Tu t'occuperas de Maman ? Je n'en ai pas envie.

*On se rend soudain compte que l'appartement pourrait être le dernier étage d'un vaste donjon d'un somptueux château, habité par deux princesses, une fillette et, accessoirement, une reine.*

*La manifestation repasse dehors :* – Des garçons, des garçons !

FEMME 2 : – Ah, tiens !

FEMME 1 : – On en est à combien ?

FEMME 2 : – Ne compte pas, c'est indécent.

FEMME 1 : – Je vais te donner une autre chemise.

*Les pleurs s'interrompent.*

FEMME 2 : – Il faudra la brûler.

FEMME 1 : – Nous n'aurons bientôt plus de linge.

FEMME 2 : – Alors nous irons nues. *Regardant vers les fenêtres :* il est peu probable qu'il pleuve.

*Dehors :* – Du pain, du pain.

FEMME 2 : – Il faudrait que quelqu'un leur donne d'autres consignes.

FEMME 1 : – Mots d'ordre.

FEMME 2 : – Mots d'ordre.

*La fillette, qui a pendant ce temps essayé toutes sortes de combinaisons avec les billes, montre finalement un collier aux deux femmes – les couleurs sont au choix de l'acteur.*

FILLETTE : – C'est joli ?

FEMME 2 : – Très joli, ma chérie. Tu seras une grande décoratrice.

FEMME 1 : – Oui, décoratrice, ça me plairait.

*On entend une bombe s'abattre non loin du 'château'. Les vitres des fenêtres tintent.*

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

FILLETTE : – Pas tombé loin.

FEMME 2 : – Non, on va pouvoir descendre à la cave, finalement.

FILLETTE : – Je peux aller chercher le petit frère ?

FEMME 2 : – Si tu veux ma chérie.

*La fillette enjambe sa mère et revient quelques instants plus tard, tenant précautionneusement un nourrisson contre elle.*

FILLETTE : – Je l'ai ranimé. *Les pleurs, qu'on n'entendait plus depuis un moment, reprennent, très violents cette fois. La fillette, parlant à la voix : J'ai pas pu m'empêcher, excuse-moi, mamie.*

FEMME 1, *perplexe* : – Je ne sais pas comment tu fais. On devrait peut-être consulter.

FEMME 2, *se levant péniblement* : – Descendons à la cave. Je ne sais pas comment on va faire pour tous les nourrir . Ça devient un vrai chenil, ici.

*On entend une autre bombe.*

FEMME 2 : – On descend, Maman. Tu veux qu'on t'attende ?

*Les pleurs s'interrompent – Non, merci – puis reprennent.*

FILLETTE : – J'aimerais bien lui donner un nom, à celui-là.

FEMME 1 : – C'est comme ça qu'on s'attache. Et après, va les perdre dans la forêt...

*Elles sortent. La manifestation repasse : Des ..., des .... : à chaque fois, le nom est couvert par le bruit d'une bombe.*

*Les pleurs s'interrompent ; on entend, provenant de la même pièce : C'est l'année des A.*

—

Marie-Laure Schultze\_ Les Parenthèses\_ version\_ février2015.

ANNABELLE.

MAURICE, son compagnon.

JULIE, leur fille, huit ans environ.

ANTOINE, un enfant ou un adulte petit.

PAM, la voisine.

MEHDI, son mari.

URUS, le chien de Pam.

FABRICE.

SEVERINE, la babysitter.

De jeunes comédiens, dont STEVE, MARGOT, FABIEN, ELEONORE et CELIANE.

**ACTE I**

*Scène 1 : Annabelle est assise à la table de sa cuisine, en train d'éplucher des oignons. Elle porte un tablier sur une robe de ville élégante, avec collants et chaussures à talons.*

*Non loin d'elle, sur une sorte de chaise haute en bois, est assis Antoine, en costume de corbeau, les genoux ramenés contre sa poitrine. Pendant la scène, de temps en temps, il fait des petits mouvements de cou, comme une poule.*

*On entend la radio.*

*Entre Pam en coup de vent.*

PAM : – Alors, la belle, cet entretien ? *Elle va baisser la radio.* T'as décroché le gros lot ? Quelque part, je t'envie, de pouvoir négocier ton salaire comme ça !

ANNABELLE : – Oui, je sais, Pam, ce n'est pas facile pour vous, de n'avoir jamais aucun retour sur votre travail.

PAM : – Oui. Toi, au moins, on valide ce que tu fais. Enfin, je suppose qu'on désire toujours ce qu'on n'a pas. Mais je ne passais pas pour ça : j'ai trouvé un article sensass sur l'orgasme féminin. Les journalistes font le point sur le point G. Une chercheuse américaine ... enfin, un truc sérieux. J'ai pensé que ça pouvait t'intéresser, vu que Maurice...

ANNABELLE : – Mais je n'ai jamais dit que...

PAM : – Tut, tut, tut, on ne me la fait pas à moi. Mais je comprends que tu ne veuilles pas en parler ; c'est délicat, ces choses-là. Et ce n'est pas comme si je ne connaissais pas Maurice. La loyauté, ce n'est pas rien. Si tu veux, on en parlera une fois que tu auras lu l'article.

ANNABELLE : – Je te remercie, Pam, c'est gentil à toi d'avoir pensé à moi. Dis, tu crois que tu pourrais me garder Julie et sa copine mercredi après-midi ? Il faut que je ramène Antoine chez l'ophtalmo.

PAM : – Toujours un pet de travers, celui-là ! Je me demande si tu n'en fais pas trop, quand même. Pour lui, je veux dire. Après tout... L'autre nuit, j'y pensais, et figure-toi qu'il m'est venu une idée bizarre. Ne le prends pas mal, mais ... je me demande si toute cette agitation autour d'Antoine, ce n'est pas pour toi une manière d'éluder les vrais problèmes, de ne pas prendre le taureau par les cornes... Comment dire... Je me suis dit que j'allais t'en parler, si ça pouvait t'être utile...

Dis donc, qu'est-ce que tu vas faire de tous ces oignons ? C'est des bio, non, vu tout ce que tu pleures !



Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

ANNABELLE : – Alors, c'est d'accord, pour mercredi ? Je ferai un gâteau au chocolat, les filles seront contentes de le manger avec toi.

PAM : – Bien sûr ma belle ; tu sais bien que je les adore, ces petites. Et tu peux compter sur moi, je leur ferai faire leurs devoirs. Bon, je file, il faut que je nourrisse Urus. Tiens, je te laisse l'article.

Pauvre chien, il ne m'a jamais déçue, lui.

ANNABELLE : – Qu'est-ce que tu vas faire ?

PAM : – Je ne sais pas. Je ne retrouverai jamais comme lui. Un chien, tu n'en fais pas ce que t'en veux. Les bêtes ne mentent pas. Alors qu'un homme ... tu peux projeter ce que tu veux sur lui, surtout s'il est arrangeant. Quand il t'admire, par exemple.

Tu as de la chance, toi, Maurice ne t'admire pas.

*Se tournant vers Antoine* : – Alors, Antoine, toujours à faire le piaf ?

ANNABELLE, *en débitant ses oignons en tout petits morceaux* : – Tu pourrais peut-être prendre une chatte ; on dit que c'est affectueux. Moi, je ne veux pas d'animaux ici. Je n'ai déjà pas assez de temps.

PAM : – Ouais, et puis un oiseau comme Antoine, ça suffit à occuper son monde. Tu prends tes vacances quand ?

ANNABELLE : Tout dépend de si la boîte est rachetée ; même à notre niveau, on n'a pas les infos. J'ai une carcasse de poulet, tu la prends pour Urus ? Je l'avais gardée pour lui.

PAM : – Oh, tu es un amour ! Mais je lui ai fait faire un détartrage le mois dernier et je crois que je vais éviter la viande, bien que mon véto dise que ça n'a rien à voir. *Riant* : Ma grand-mère répétait, à propos du grand-père : 'faut l'user comme il est'. *Un temps*. Ce pauvre Urus, il est usé jusqu'à la corde...

Bon, il faut vraiment que j'y aille : s'il mange trop tard, ça lui fait des aigreurs d'estomac.

ANNABELLE : – Je te poserai les filles vers 14 h, mercredi. Ça ne t'embête pas si je ne repasse qu'à 17 h : je vais en profiter pour faire les courses après l'ophtalmo. *Pour elle-même* : Et j'aurai encore le temps de faire le linge en rentrant. *À Pam* : Et essaie de te reposer ce soir, tu as l'air lessivée.

PAM : – Pré-ménopause, ma grande. Tu verras quand ce sera ton tour.

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

*Scène 2 : Pam, chez elle. Elle prépare un repas maison pour Urus, vieux chien affalé près de la TV, puis s'installe sur un pouf à côté du chien qui se met à lui lécher longuement les pieds.*

– Mon pauvre Urus, il va falloir qu'on retourne chez le vétérinaire. Tiens, c'est chez le vétérinaire qu'elle devrait l'emmener, l'Antoine, cette pauvre Annabelle. Je ne comprends pas pourquoi elle s'obstine, avec lui ! Elle ne voit pas que c'est de la comédie, toute son histoire !? Je te lui foudrai un bon coup de pied dans le cul, moi ! Il n'a pas été allaité, qu'elle me sort un jour !! Je te jure ! C'est quoi, cette psychologie à la noix ?!

*Un temps.* Moi non plus, je n'ai pas été allaitée. Et je n'emmerde pas le monde !

*Un temps.* C'est vrai que ça peut être important, l'allaitement, pour une femme.

*Un temps.* Et toi, mon pauvre Urus ! T'étais même pas sevré quand je t'ai eu !

*Entre Mehdi, qui évite de la regarder. À son arrivée, le vieux chien se lève péniblement pour aller vers lui, en battant de la queue. Pam se lève comme un ressort.*

PAM : – Couché Urus !

C'est à cette heure-ci que tu rentres !? Je me suis fait un sang d'encre. Et t'étais où, la nuit dernière ? J'ai appelé l'Amicale à 10h, Momo m'a dit que tu venais de partir ! Ça peut plus continuer, tu m'entends !?

Et tu sens la cocotte ! Tu ne peux pas apprendre à te parfumer correctement ?! Je t'ai déjà dit qu'on ne se douche pas au déodorant !

*Elle se jette sur lui.* Tu t'es bien foutu de ma gueule, hein, ordure !!

*Hurlant.* Je vais divorcer ! J'ai appelé mon avocat !

*Il la repousse violemment, toujours sans la regarder. Elle trébuche sur le chien qui hurle.*

PAM, *hystérique* : Salope ! Chienne !

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

*Scène 3 : Un garage très encombré. Les murs en parpaing sont couverts d'outils en tous genres ; des vélos, un séchoir, des jambons ... pendent du plafond. Il reste juste assez de place pour une voiture. Un peu d'espace a été dégagé le long de la voiture pour un matelas de camping dont un côté disparaît sous la voiture.*

*Annabelle est assise dessus en tailleur, nue, enroulée dans un vieux plaid. A côté d'elle est allongé Fabrice, nu également, en chaussettes de tennis. On entend la pluie qui tambourine sur le toit.*

ANNABELLE : – Ce n'est pas grave, tu sais. Ce n'est pas le plus important. C'était agréable quand même.

FABRICE : – Je ne comprends pas, c'est la première fois que ça m'arrive. Jamais avec ma femme ... tu pourrais lui demander. Lève-toi, et penche-toi un peu, pour voir.

ANNABELLE, *se préparant à se lever* : – Pourquoi ?

FABRICE : – Je me dis que si je te domine ... ça devrait le faire...

ANNABELLE, *se renroulant dans le plaid* : – C'est le préservatif, tu sais, on n'a pas l'habitude. On va s'habituer. Et puis ... on m'a dit que je faisais peur aux hommes... C'est joli, ton tatouage.

FABRICE : – Bah, une envie de jeunesse. Comme les envies de ma femme pendant ses grossesses. Tu as des envies, toi, pendant une grossesse ?

ANNABELLE : – Euh, oui, probablement. Tu sais, je me dis que c'est pas facile, d'être un homme, parce qu'en fait ... quand c'est si dur, c'est un peu comme une arme, tu trouves pas ?

FABRICE : – Justement, j'ai bien envie que tu me sucés, que je te la montre chargée, ma belle...

ANNABELLE, *l'interrompant* : – Saucisson.

FABRICE : – Mon beau saucisson, pourquoi pas. Tu aimes ça, le saucisson ? Ma tante, elle est allergique à la charcuterie, et pourtant elle adore ça. C'est con. Tu verrais ça, elle enfle quand elle en a mangé. Ça fait drôle, quelqu'un qui enfle comme ça. J'ai bien envie que tu me sucés. Ou alors ... tu veux pas que j'essaie de t'enculer un peu ? Je sens que ça va le faire.

ANNABELLE : – J'ai plus très envie, je crois. Et faut que j'aille rechercher Antoine. Une prochaine fois, d'accord ? *Elle se lève et se rhabille tout en parlant. Elle porte un tailleur de coupe classique.* J'aime bien qu'on m'encule de temps en temps, en tout cas. Et toi ?

FABRICE : – Non, bof, moi ça me dit rien ... En général, c'est moi qui... Enfin, peut-être que si c'est fait par une femme... T'as du matériel ? Dis, ça t'a plu comment je t'ai léchée ? J'ai envie de t'entendre jouir. T'es sûre que tu veux pas me sucer un coup ?

ANNABELLE : – Faut que je file, il est l'heure. J'attends que tu m'appelles, OK ?

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

*Scène 4 : Annabelle dans sa cuisine ; il y a un tas d'oignons épluchés sur la table. Elle est en train de battre des oeufs en omelette. Maurice est assis à la table, il étale une pâte à tarte ; à côté, Pam découpe des lanières de lard en cubes. A eux trois, ils préparent une quiche oignons-lardons.*

PAM : – Je l'ai mis à la porte. Je lui ai dit : c'est fini, Mehdi, barre-toi, mon avocat va s'occuper de tout.

MAURICE : – T'attendais quoi, d'un mariage blanc ?! Enfin, Pam !

ANNABELLE : – Peut-être que tous les mariages ont autant de chances de marcher, blancs ou pas blancs. Peut-être que si tu essayais encore, Pam...

PAM : – Attends ! Il a la tête pleine de pellicules et refuse de se traiter ; il refuse également de rencontrer mes parents. Qu'est-ce que ça peut lui faire, ils ont déjà un pied dans la tombe. Et il supporte pas que je dépense tant pour Urus, alors que c'est mon fric ! Et, si tu veux mon avis, il me trompe.

MAURICE : – Tu plaisantes ? Qui veut d'un Arabe qui sent la bombe chiottes, et au chômage, dans cette ville !? Il doit juste aller voir les putes.

PAM : – J'ai lu que les unions les plus stables étaient les homos.

MAURICE : Et les voiles à vapeur, ils s'en sortent comment ?

ANNABELLE : – Il est gentil, Mehdi, quand même. Et Urus a l'air de bien l'aimer.

PAM : – Tu parles, s'il l'aime bien ! Il le vénère !

MAURICE, *l'interrompant* : – Ton chien devient gâteux, il serait temps de le faire piquer. Si tu veux, je m'en charge, j'ai un copain véto qui te fera ça pour pas cher. Il me doit bien ça.

*Le téléphone sonne. Annabelle va répondre puis revient.*

ANNABELLE : – C'est pour toi, Maurice. C'est Laurence.

MAURICE, *au téléphone* : – Bonsoir. Oui... Non. Tu ne vas pas recommencer... Eh bien, envoie-le moi, et on verra ! Tu n'auras pas un sou, tu m'entends, ça restera sur un compte bloqué jusqu'à leur majorité ! Et estime-toi heureuse que je verse quelque chose : tu crois qu'il y en a combien, des hommes qui versent une pension alimentaire !? Si t'étais pas partie, on n'en serait pas là !

...

Je m'en fous, que ça fasse une différence avec leur demi-frère ; vous avez qu'à mettre la même somme de côté pour lui.

...

Tu veux peut-être que je pleure ?! T'as vu combien tu gagnes, à rien branler !? Bon maintenant, ça suffit, tu abuses de ma patience. J'ai du monde...

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

*Il raccroche brutalement. Pam et Annabelle, qui se sont levées pour finir la quiche et n'ont pas échangé un mot, se rassoient quand Maurice revient à la table.*

PAM : – Ça fait combien de temps que vous êtes séparés, avec ta femme ?

*Annabelle, qui a sorti des haricots blancs du frigo et s'est mise à les écosser : – Dix ans cette année.*

MAURICE, à Pam : – Au moins, toi, tu seras pas emmerdée par la pension alimentaire !

ANNABELLE : – Maurice !

MAURICE : – Ah, excuse-moi, j'oubliais ; je crois toujours que c'est volontaire, ces choses-là ! Excuse-moi, Pam, je suis une brute.

PAM : – Du moment que tu en es conscient... Allez, on va pas se fâcher pour ça ! On se fait un petit château ?

*Maurice, dont le visage s'illumine, sort un jeu de cartes d'un tiroir. Tous deux commencent un château de cartes, tandis qu'Annabelle continue à s'affairer dans la cuisine.*

*Julie entre précipitamment en hurlant : – Maman, il a chié sur mes fiches de géographie et il dit que je vais pas faire un fromage pour quelques fientes !!*

*Annabelle prend sa fille par le bras et sort rapidement avec elle.*

PAM : – Tu sais, il m'est venu une idée l'autre soir, devant la télé. Je me suis demandé si Antoine ne se prenait pas pour un corbeau à cause d'un grand-père qui aurait pu être maître-chanteur...

MAURICE : – Ouais, on n'a jamais su ce que le grand-père d'Annabelle avait fait pendant la guerre de 40. Laisse tomber : c'est l'affaire du petit G. qui a traumatisé tout le monde. Ça t'a pas marqué, toi, cette histoire ? Je te sers un verre ?

PAM : – Allez, va pour l'apéro... *Pause.* Ton grand-père à toi, il faisait quoi pendant la guerre ?

**ACTE II**

*Scène 1 : Un petit théâtre. Sur le plateau, deux jeunes comédiens, un garçon et une fille. Devant, Maurice, debout, au milieu d'un demi-cercle d'autres jeunes comédiens.*

MAURICE : – Non, écoute, Steve, c'est pas possible. Margot fait de son mieux, mais si tu continues à être aussi mauvais, on ne va pas y arriver. Rappelle-moi, ça fait combien de temps que tu fais du théâtre ?

Bon, écoute-moi bien. Tu as quel âge, Steve ?

STEVE : – 23 ans.

MAURICE : – Tu as déjà couché avec une fille ?

*STEVE, tandis que les autres rigolent* : – Ben ouais, évidemment !

MAURICE : – Bon alors, écoute. Tu vas me jouer la scène de la manière suivante : cette femme, tu n'en veux plus parce qu'avec elle, tu ne te contrôles pas : t'éjacules comme le TGV. Un aller-retour, et pffuit pffuit, c'est fini. C'est pour ça que tu ne veux plus la voir. Parce que, écoute-moi bien, Steve – et vous autres aussi, c'est pas le moment de vous endormir – parce que, si avec elle, t'es un ejaculator precociator, c'est de SA faute. C'est elle qui en est responsable : oui, c'est un peu comme si elle faisait sortir le sperme de ta bite comme un charmeur de serpent sa bestiole du panier, mais en accéléré.

C'est une sorcière, tu vois.

Le pire, c'est que tu l'as pas eue vierge, alors t'imagines qu'elle compare !

Là-dessus, tu me rajoutes un gros doigt de mépris, parce qu'elle est prête à s'en contenter, la bougresse, de ta performance de jouvenceau. Tu lui trouves même un air ému. Alors ça, tu vois, ça te tue. C'est ça qui te met la haine : qu'au 21<sup>ème</sup> siècle, il y ait encore des femmes prêtes à se satisfaire de mecs qui ne contrôlent pas leur mandrin. T'imagines, la société de lose !!

C'est clair ?

STEVE : – Oui, Maurice, je crois que oui.

MAURICE : – Bon allez, on fait une pause. Allez tous me méditer ça. On reprend dans un quart d'heure. Et fais pas cette tête, Steve ! Je vous rappelle que je m'adresse aux acteurs en vous, pas aux personnes ! Les personnes, je m'en fous, nom d'un chien !

*Tout le monde sort, Maurice reste seul.*

*Dans son portable :*

Oui, c'est moi. Je ne te dérange pas. Ça y est, tu as rendu le dossier ?

...

Ah.

...

Ils ont réparé la clim ? Ici, c'est à mourir, je crois que je vais encore décaler les répèt, du genre 7 h du mat ; en plus, ça leur apprendra à se lever.

...

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

OK, on fait comme ça pour ces deux semaines, faudra juste que je reprenne les horaires des activités de Julie, histoire de ne pas me mélanger les pinceaux.

...

Oui, c'est pour ça que je t'appelais, en fait. T'es toujours d'accord ? Tu sais comment ça va tourner ? Je crois qu'on est tous mûrs ... les Granger comme nous...

...

21 h ? Le plus tôt sera le mieux, non ? On se retrouve là-bas.

...

Arrête, arrête !! Allez, je te laisse, je vais tout de même pas bosser avec la gaule !

*Un temps. Il raccroche en souriant, fait quelques pas en prenant de profondes inspirations. Le groupe rentre.*

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

*Scène 2 : Julie et Antoine sont assis à la table de la cuisine, elle sur une chaise, lui sur son 'perchoir'. Elle boude, il a l'air absent. Debout à côté d'eux, Annabelle, en très légère robe d'été.*

ANNABELLE : – Bon, vous connaissez Séverine, vous allez bien vous amuser. Chérie, ce n'est pas la peine de bouder : je ne peux vraiment pas emmener Antoine. S'il fait une crise, Séverine m'appellera, je vais laisser mon portable ouvert. Ah, huit heures et demie, elle va arriver.

*Se tournant vers Antoine : – Antoine, tu...*

*Elle ne finit pas : Antoine, toujours en costume de corbeau en dépit de la chaleur accablante, s'ébroue sur le perchoir et semble gonfler ses plumes. JULIE, sarcastique : – Trop tard, Maman.*

*ANTOINE, d'une voix posée, alors qu'Annabelle se tord les doigts et que la babysitter apparaît dans l'encadrement de la porte :*

– Aujourd'hui je mets ma propre mort en scène. Car finalement, d'en avoir tant vu... 'Elle m'en a tant fait voir' : le sens est clair. Mais pourquoi : 'elle m'en a tant fait baver' ? L'un est la cause, l'autre la conséquence, je veux bien ; mais la souffrance fait baver ? Comme une grasse cagouille ? un chien ? un innocent ?

Les oiseaux ne bavent pas ; je n'ai rien à baver. Et pourtant, aujourd'hui, je suis mort.

*Annabelle sort précipitamment ; Antoine la suit des yeux sans s'interrompre. Visiblement habituée, la babysitter fait une petite vaisselle, prépare des pâtes etc., tout en adressant des remarques anodines à Julie, à mi-voix cependant. Après le départ de sa mère, Julie se met à danser, comme pour accompagner les paroles d'Antoine, puis semble se lasser et aide Séverine à préparer le repas.*

ANTOINE : – Enfin, bientôt, dès que j'aurai préparé ma bière.

Un nid de pie : du clinquant, une grosse bague ronde tout en verre, quelques éclats de strass picorés sur une robe de poupée, un long bracelet plat comme un ténia, tout cela négligemment jeté sur la bouée de brindilles ; au fond, une belle touffe de cheveux châtain clair ? Je ne sais pas encore.

Mais que tout cela brille, scintille de mille feux, ouvre ferme, ouvre ferme, ouvre ferme tes yeux, la lampe du cambrioleur balaie les pièces de musée terrées dans leur écrin de velours sans pouvoir contrôler le soubresaut de lumière qui trahit leur présence tapie, oh, pourvu qu'il s'éloigne, pourvu qu'il s'éloigne, nous fermons les yeux et nous recroquevillons, surtout ne pensons pas à lui sinon il va nous entendre, son nom dans nos cervelles terrifiées va le conduire jusqu'à nous, oh dieu je vous en prie, faites qu'il s'éloigne ... depuis la plage, les contrebandiers bâillonnent d'une main les torches prêtes à hurler, leur en laissent reprendre une goulée, leur ferment à nouveau le bec ... les lucioles d'effroi s'éteignent puis se rallument comme des enseignes de bordel, un néon agonisant ... rien ne peut fléchir le phare qui surveille la grève.

C'est comme ça que je suis mort.



Aussi me faut-il aujourd'hui mettre en scène cette mort.

Mon cercueil sera à ciel ouvert, porté haut aux quatre coins sur des perches par des jongleurs adroits à l'extrémité d'un doigt, ou sur le nez, disons, sur un doigt pour l'ordinaire du parcours et sur le nez pour enjamber les embûches.

*Il s'interrompt, pensif. JULIE, se tournant vers lui : – Ça te prend toujours au moment de mettre la table. C'est dingue, non, comme hasard ?!*

ANTOINE, *avec un regard méprisant vers Julie : –* Proche du soleil. Comme ça, j'éviterai le bûcher proprement dit : les gaz qui ne tarderont pas à s'échapper, pfuuuuit, de ma carcasse, suffiront à m'enflammer sous le soleil brûlant, je m'embraserai de mon propre chef, plutôt que quelqu'un ne me couvre d'essence et tende à bout de bras la torche à déclencher. Et les saltimbanques n'auront que le temps de lâcher leur perche et de dégager : 'attention, chute de hibou calciné' : voilà, ça me fera une belle épitaphe, à l'endroit de mon atterrissage, un panneau triangulaire de signalisation avec cet avertissement dessus. Chouette !

Et le cortège funèbre ? D'où pourraient-ils sortir, ceux-là ? Me faire suivre d'humains ternes faisant grise mine ? Bof. Plutôt de toutes sortes d'animaux, une ribambelle d'écureuils portant noisettes, des taupes à lunettes en habits de notaire, des musaraignes et des mulots, une fleur des champs coincée entre les incisives, un renard matois et un blaireau sarcastique, et bien sûr quelques congénères de tailles variées voletant au-dessus de cette belle assemblée.

Je mets en scène ma mort : du coup, je ne peux pas mourir aujourd'hui, j'ai tant à faire ! C'est qu'il en faut, du temps, pour rassembler tout le matériel. Sans compter les jongleurs : je les veux longilignes, en habits d'Arlequin. Où vais-je les trouver ? Oui, très grands, très minces, en équilibre sur des échasses, une perche sur leur index tendu, et moi là-haut, mort dans mon nid d'aigle-pie. Car notre époque est faite pour mourir : on en a tant vu. Et la dispersion, délicieuse, des flocons cendrés détachés par le vent de ma croûte calcinée : mes cendres qui s'égaillent autour de ma pierre tombale comme des graines de pissenlit ! Un jour, il est bien temps de mourir !

*La babysitter et Julie passent à table ; SEVERINE, poussant une assiette pleine vers Antoine : –* Tiens, mange, pauvre bête.

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

*Scène 3 : Pam et Fabrice se croisent au supermarché, au milieu d'un rayon saisonnier croulant sous les peluches. Pam est en jogging jaune canari ; Fabrice, rasé de frais, en jean et polo tout propres.*

PAM : – Tiens, Fabrice, comment vas-tu ? Ça fait un moment qu'on s'est pas vus. Qu'est-ce que tu deviens ?

FABRICE : – Oh, rien de neuf, que de l'ancien. Et toi, comment tu vas ? Et Mehdi ?

PAM : – Il va bien, il va bien. C'est Urus qui m'inquiète : il vieillit mal, Maurice dit que je devrais le faire piquer. Mais je m'imagine pas vivre sans lui, tu comprends. Maurice, le mari d'Annabelle, tu te souviens ?

FABRICE : – Bien sûr. Et Annabelle, comment elle va ?

PAM : – Oh, toujours à se faire des montagnes de souci pour Antoine. Et toi, tu dois pas en manquer, de soucis : je vois que tu fais la provision de couches.

FABRICE : – Oui, elles sont en promo. J'ai pris plusieurs paquets de la taille du grand ; s'il en reste, ça servira à sa soeur. J'aimerais bien arrêter là, mais Sylvie rêve d'une grande famille. Elle dit qu'elle pourra pas à moins de quatre. On a essayé les couches premier prix, mais quand c'est la grosse commission, y'a des fuites. C'est moi qui suis venu aujourd'hui, la petite fait plus ses nuits, alors Sylvie est crevée. En plus de son boulot... Ça me change les idées, le supermarché.

Tu pourras dire à Mehdi qu'il y a de nouveau du bois à faire chez mon beau-père. On peut se gagner un peu de fric, et belle-maman nous fera un repas royal. Il sait vivre, le beau-père ! Et ça nous fera un bol d'air.

PAM : – C'est dommage qu'on se croise comme ça au supermarché. Je pensais que tu serais revenu nous voir, la dernière fois. C'est fini, la foire aux vins, non ?

FABRICE : – Tu sais, je suis débordé, je sais plus où donner de la tête. Mais je passerais bien prendre un petit thé avec vous un de ces jours.

PAM : – Mehdi, il n'est plus lui-même, ces derniers temps. Je ne sais pas ce qu'il a.

FABRICE : – C'est la vie qui est comme ça, non ? Chacun fait son petit bonhomme de chemin, et un jour on se croise...

PAM : – Arrête, ça me rappelle quand mon père chantait, en balade, 'un kilomètre à pied, ça use, ça use'... C'est pas facile, la vie, moi je te le dis... T'imagines que Mehdi veut toujours pas rencontrer mes vieux ? Alors qu'ils sont croulants ! Comme si on était des gosses ! Bon allez, je te dis au revoir. À une prochaine.

FABRICE : – Ouais. Et le bonjour à Mehdi. Transmets-lui quand même, pour le débroussaillage... On sait jamais...

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

*Pam part avec, sans s'en rendre compte, une peluche sous le bras qu'elle a caressée distraitement pendant tout l'échange ; Fabrice pousse son chariot rempli à ras bord dans la direction opposée.*

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

*Scène 4 : Même situation qu'à la scène 1 du même acte, sauf qu'il n'y a qu'un garçon effectivement sur le plateau ; une fille est assise sur le bord du plateau dans un coin.*

MAURICE : – Bon, tout le monde est prêt ? Aujourd'hui, on bosse sur la saynète que j'ai écrite et qu'on va faire un peu tourner. Je suis désolé, les filles, vous n'avez rien à jouer là-dedans. Par contre, les gars, tout le monde va s'y coller : on aura au moins sept salles où jouer, et je veux un acteur différent à chaque fois.

Tout le monde a lu le texte ? Très bien. Allez, vas-y Fabien, c'est à toi ; avec un peu plus d'authenticité que Steve l'autre jour : j'en ai marre de bosser avec des nazes. Éléonore, tu lis les didascalies, d'accord ? C'est parti.

ELEONORE : – Jacques, de dos, assis sur une chaise ; sur le côté, un miroir ; à côté du miroir, sur un tabouret haut, un oreiller. Au fond, une porte avec serrure et verrou.

FABIEN : – Ça devait arriver. Je savais que ça arriverait. C'était trop beau ! Enfin, je dis ça maintenant, mais avant je trouvais ça vraiment pénible ! Un véritable cauchemar ! Mais au moins, on était tous dans la même galère !

Putain, qu'est-ce que je vais faire ?! En plein milieu du front ! Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter ça ?! Mon Dieu, c'est pas possible, je vais pas pouvoir vivre comme ça pendant six mois !

Bon, reprends-toi, Jacques, reprends-toi !

C'est pour cela qu'elle n'arrivait pas ! Dire que je me disais que je serais soulagé quand elle arriverait enfin ! Que je pensais à tout ce que je pourrais faire avec ! Comme chaque printemps, comme chaque printemps ! C'est qu'elle est énorme en plus, énorme ! Je n'en ai jamais eu une pareille ! Et il est toujours trop tôt pour savoir si elle marche ! Encore quatre heures à attendre ! Et si elle ne repartait plus ! Non, c'est impossible, tu te calmes Jacques, elle est toujours repartie, chaque automne elle est repartie. Allons mon vieux calme-toi ! Qu'est-ce qu'elle est grosse ! Qu'est-ce qu'Aline va dire ? Elle qui attends toujours la première hirondelle avec impatience ! Là, c'est quand même un peu gros ! Et je vais m'en mettre partout en plus ! Bordel, en plein milieu du front ! Je vais faire comment ? Un coup à se casser la nuque ! Mais qu'est-ce que je vais devenir ? Je peux tout de même pas rester enfermé jusqu'à la prochaine migration !

ELEONORE : – Quelques sanglots, et il reprend avec effarement.

FABIEN : – Je ne peux pas aller bosser avec ça, c'est certain ! Le délire ! La tête des étudiants ! Et les collègues !? Ça va être quoi, le pire ?

ELEONORE : – Il se calme. Voix songeuse.

FABIEN : – Je me le demande. Je suis sûr que les collègues vont poliment regarder ailleurs. Comme je fais quand Paul a encore une de ses pustules blanchâtres au beau milieu du front. Mais quand je vais croiser Pierre...

ELEONORE : – Il s'énerve.

FABIEN : – Ce gros porc ! Il va éclater de rire, de son gros rire gras de manœuvre ! Comment a-t-on pu recruter un gars pareil ? Attends, ça devait être sous la gauche. Jamais vu recruter des mecs pareils à la fac, d'habitude on les détecte à la commission de spécialistes ! Le prolo de service ! On a toujours besoin d'un petit prolo chez soi ! Qu'est-ce qu'il va dire, le gros abruti, avec son accent de cul de vache ? Je me calme, je me calme !! Et les étudiants ! Les étudiants... Oh, mon Dieu !

ELEONORE : – Il veut se prendre le visage dans les mains et en est empêché.

FABIEN : – Dire qu'avant je déprimais tout l'été en pensant à l'automne ! Mais vas-y l'automne, arrive, je t'attends, moi ! Arrive !

ELEONORE : – Pause.

FABIEN : – Elle marche toujours pas. Je n'ai vraiment pas la tête à ça, faut dire. Dans les magazines, ils disent que le printemps et l'été ne sont qu'une longue orgie de sexe... Que des gars finissent à l'hôpital pour priapisme. Tu parles, ça m'a jamais fait ça, à moi ! Plutôt le contraire !

ELEONORE : – Pause.

FABIEN : – J'avoue qu'au début, ça m'a plutôt plu, plus que les autres en tout cas. La surprise et tout. Non, c'est vrai, c'était plutôt intéressant. Et j'en ai toujours eu une, il faut être bien vieux pour qu'elles commencent à ne plus revenir. Enfin, il paraît. Et puis, je n'ai pas été parmi les premiers, plutôt parmi les derniers touchés même, en fait, vu la tronche des collègues au département. Même que je commençais à me demander si c'était bien normal. La fac, oh la la... Là, pour le coup, je vais être le premier ! Sauf que ça fait un moment que Henri est absent ! Et Hervé aussi, tiens, maintenant que j'y pense...

ELEONORE : – Pause.

FABIEN : – Je pourrais leur téléphoner. Ah non, si c'est pas ça, je vais avoir l'air malin ! Quelle horreur, non mais, quelle horreur ! Tout ça, c'est encore à cause de la pollution, c'est évident ! Comme tous ces mômes qui naissent mal formés ! Avec les bouleversements climatiques et tout et tout, elles doivent arriver complètement déboussolées et se fixent n'importe où. Quelle galère !! Et si j'étais le premier à qui ça arrive ? Mais il y en aura d'autres, c'est sûr, il y en aura d'autres, et la science va se pencher sur notre cas. Encore heureux que la science reste une affaire d'hommes ! Ah putain, quelle galère ! je vais me faire mettre en arrêt maladie – mais c'est évident que le médecin va alerter le CNRS !

ELEONORE : – Pause. Il porte les mains à son front.

FABIEN : – Marche toujours pas. Encore trop tôt. Et Aline qui rentre tard ! Si au moins elle était là ; elle saurait s'y prendre. Ah !? Un petit mouvement ? Allez minette, sois mignonne ! Non ? Bon. J'avais cru.

ELEONORE : – Songeur.

FABIEN : – Ça ne te va pas très bien, minette, comme surnom. Au début, je changeais le nom à chaque fois. Et puis j'en ai eu assez. Mais décidément non, là, Minette, ça ne va pas aller, t'es vraiment trop grosse. Or, je te parlerai peut-être plus qu'aux autres, hein ? Vu que je vais te voir en me rasant ! Oh mon Dieu, mon Dieu !

ELEONORE : – Il se prend dans ses bras, sanglotant.

FABIEN : – Mais ce n'est pas possible, qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter ça, hein, qu'est-ce que j'ai fait ? Rien, nom de Dieu, rien !

ELEONORE : – Il pleure, s'y reprend à deux fois pour se moucher, puis parle de nouveau normalement, mais plus bas.

FABIEN : – Je peux même en toucher le bout avec la langue ! Comme ma grand-mère avec son nez ! Fut un temps où ça m'aurait fait rêvé... Tiens, ça me rappelle la fois où Armand m'a expliqué que c'était pour ça qu'Adam se couvrait avec des feuilles. Dire qu'il a fini Ministre celui-là... Cueillir des feuilles devait être interdit au Paradis, alors il les a ramassées : c'était bien l'automne ! La découverte de la honte, la première fois qu'elle est partie : il en pleurait, le pauvre Armand, j'étais allé lui chercher des kleenex dans mon bureau...

ELEONORE : – Il se lève, va se regarder dans la glace, qu'on ne voit plus parce qu'il est devant.

FABIEN : – Au moins, Adam, tant qu'il n'a pas eu de fils, il a récupéré la sienne ! Et après... ben, ça restait quand même dans la famille. Combien de temps il est censé avoir vécu ? Si je calcule bien, il a dû à un moment ou à un autre se retrouver avec celle de ses petits-fils. C'est peut-être pour ça qu'il a tué Abel, Caïn : il n'avait pas obtenu la paternelle. Tu parles d'un cadeau ! Si je m'étais réveillé avec celle de mon père... T'inquiète, mon frère, je te la laisse. Dommage que j'ai pas de frère, tiens.

ELEONORE : – Pause.

FABIEN : – Ce qu'on ne sait toujours pas, c'est à quelle période le phénomène a pris fin, et pourquoi ça a recommencé. Si jamais ça s'est arrêté un jour – c'est bien le genre de sujets sur lesquels les gens se gardent bien de dire la vérité. En tout cas, ça a fait causer dans les colloques !

ELEONORE : – Toujours face à la glace, il attrape l'oreiller, s'enfouit la tête dedans, se retourne sans sortir sa tête de l'oreiller, revient vers la chaise, la tourne pour qu'elle soit face au public, s'assoit et se plie en deux, l'oreiller sur les genoux, la tête toujours dedans. Sa voix est déformée.

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

FABIEN : – Tu vas te redresser, oui ou non ? Regarde ce bon oreiller, Aline l'avait sous les fesses pas plus tard qu'hier soir. Ça ne te fait rien, non, Madame est difficile ! Tu veux que je te raconte des choses salaces, c'est ça ? Mais je ne peux pas, je ne peux pas...

ELEONORE : – On entend un bruit de clé. Jacques se lève précipitamment en se retournant, l'oreiller tombe. Aline entre. Le rideau tombe.

MAURICE : – Bon, alors, de quoi s'agit-il ? Merci, Éléonore et Fabien, c'était pas mal. On progresse, après tout.

*Une longue pause. Une fille lève le doigt :* – Euh, Maurice, apparemment, il y a eu un blème quand t'as fait les photocopies : en haut de la mienne, y'a écrit : 'Les Queues Migratrices' au crayon. Je pense que c'est une histoire de bites, donc !

*Les autres poussent des exclamations diverses, rient...*

MAURICE : – OK, merci Céliane. Ça me casse mon effet, mais j'avais qu'à être plus malin. Oui, c'est bien une histoire de bites, comme tu dis – de mon temps, les jeunes filles ne s'exprimaient pas ainsi.

En gros, c'est : que se passerait-il si le pénis des hommes était amovible et, de plus, migrateur comme les oiseaux ? On pourrait écrire tout un traité là-dessus, non ?

Vous réfléchirez un peu aux questions que ça soulève pour la prochaine fois.

En attendant, ce qui se passe, c'est que dans l'hémisphère nord, les hommes restent sans rien une partie de l'automne, avec l'arrivée du froid, et tout l'hiver, jusqu'à ce qu'une bite leur revienne. Et inversement dans l'hémisphère sud.

Attention, je dis bien UNE bite, parce qu'il est exceptionnel que la même bite revienne au même type.

Et le problème de Jacques, c'est exactement le même que le nôtre : la destruction généralisée de l'écosystème : les vits, pendant leur voyage, respirent de plus en plus de saloperies. Et celle de Jacques... Céliane ?

CELIANE :– S'est fixée en plein milieu de son front, non ?

MAURICE : – Voilà.

*La fille assise au bord du plateau :* – C'est parce qu'on dit que les mecs pensent avec leur queue ?

*Tous se marrent de plus belle.*

MAURICE : – Voilà qui est pensé. Allez, assez rigolé, on a du travail.

On va commencer par un petit exercice collectif : chacun à votre tour, vous allez faire réagir au texte une partie de votre corps, celle que vous voulez. Vous n'êtes pas obligés de parler. Commencez chacun tout seul, pour vous échauffer, puis on passe au groupe. Et surtout, pas d'auto-censure, on est bien d'accord ?

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

*Maurice s'éloigne dans un coin en emportant une chaise, sort un petit paquet de bonbons d'une poche et commence à les manger.*

*La fille qui était au bord du plateau et a rejoint le groupe, lui demande : – Tu vas le faire, toi aussi, l'exercice ?*

MAURICE : – Tu es une maligne, toi.

*Après un moment de brouhaha dû aux préparations individuelles, le groupe se reforme et chacun fait l'exercice demandé. Maurice passe comme tout le monde.*



### ACTE III

*Scène 1 : Antoine et Julie dans la chambre de Julie. Julie s'est dessinée un grand œil au milieu du front ; assise sur le lit, elle s'apprête à lire une histoire à Antoine. Celui-ci est toujours habillé en corbeau. Il fait un jeu de construction non loin d'elle.*

JULIE : – Il était une fois une terrible enchantresse qui habitait au milieu de buissons ronds tout secs qui menaçaient de s'embraser dès que le soleil se mettait à taper un peu trop fort. Le soleil, aux impitoyables rayons citron, était l'ennemi juré de l'enchantresse.

*Antoine trie les éléments jaunes du jeu de construction et en encercle Julie tandis qu'elle poursuit la lecture.*

JULIE : – Autrefois, l'enchantresse avait le pouvoir de faire venir la pluie fraîche et transparente sur ses buissons assoiffés, mais le temps avait passé : les nuages n'entendaient plus les notes de sa voix enrôlée.

Antoine, apporte-moi des Playmobil, s'il te plaît, j'ai envie de jouer moi aussi.

*Antoine, se déplaçant comme un échassier, en déroulant les jambes exagérément devant lui, va jusqu'à un coffre en bois dont il sort une brassée de Playmobil qu'il rapporte, en marchant de la même manière, jusqu'au lit. Il les laisse tomber devant Julie, en dehors du cercle. Celle-ci a décalé un cube sur deux, de manière à ce qu'il y ait deux cercles concentriques.*

JULIE : – L'enchantresse sentait bien qu'elle allait devenir de plus en plus cruelle, si elle restait en cet endroit devenu inhospitalier. Mais elle n'avait nulle part où aller. Elle avait déjà commencé à arroser ses buissons du sang des oiseaux qui tombaient comme des virgules autour d'elle, saisis par la chaleur de fournaise qui remontait du sable brûlé entre les buissons.

*Antoine s'est assis sur le lit. Il pose un Playmobil sur chacun des cubes. Julie les réorganise de manière à ce qu'il n'y ait que des garçons sur le cercle intérieur, et que des filles ou des enfants sur le cercle extérieur.*

JULIE : – Mais un jour un oiseau, avant de mourir entre ses mains, dit dans un dernier souffle à la terrible enchantresse : 'conçois une harpe avec le plus gros de tes buissons et joue'. Et il rend l'âme.

*Antoine se lève et va, en marchant normalement cette fois, ouvrir un tiroir de commode dont il sort plusieurs peignes. Il les rapporte à Julie qui en choisit un en lui souriant. Antoine se rassoit et gratte le peigne choisi avec un crayon tiré de sa poche.*

JULIE : – L'enchantresse ne voyait pas bien comment elle pouvait fabriquer une harpe. Ses cheveux, qui auraient pu servir de cordes, étaient vieux et cassants. Elle coupa néanmoins le plus épais de ses buissons, car elle savait qu'il faut prêter attention à la parole des mourants. Après l'avoir bien observé, elle dégagea de sa ramure un long râteau noirci et tordu, ainsi qu'un bâton bien droit.

*Antoine quitte le lit et va s'allonger sur un tas de coussins, les bras sous la tête.*

JULIE : – Puis elle s’assoit à côté de l’étroite souche de buisson, pose son râteau dessus et frotte chaque barreau tour à tour avec son bâton. Chaque jour. Longtemps, il ne se passe rien. Jusqu’à un matin, où elle voit arriver tout autour de son îlot de buissons des gens qui semblent marcher depuis longtemps sous le soleil de plomb.

*Julie, après un regard à Antoine, redresse les Playmobil qu’Antoine avait assis sur les cubes.*

JULIE : – Cela fait bien longtemps qu’elle n’a pas vu d’hommes, de femmes et d’enfants. Elle les regarde s’approcher. Les hommes se fraient un chemin entre les buissons et s’arrêtent à quelques mètres d’elle, en cercle. Les femmes et les enfants restent à l’extérieur. Puis, comme l’heure en est venue, elle se remet à jouer de son râteau, en l’effleurant d’abord, puis avec force.

Et là, les femmes se mettent à hurler comme des loups à la lune, les enfants se réfugient dans leurs jambes ; les hommes se mettent à parler très vite, très très vite, effroyablement vite, à perdre haleine, sans pouvoir s’arrêter. Ils ne peuvent plus s’arrêter de parler.

Et comme ils parlent, on entend des craquements : ce sont les buissons qui se redressent, la sève de nouveau circule dans leurs racines, ils reverdissent et de l’herbe se met à pousser entre les buissons, tout autour de l’îlot, et à mesure que la nappe d’herbe s’étend, les femmes et les enfants reculent, puis les femmes attrapent les enfants, font volte-face et s’enfuient. Certaines plus rapides que d’autres : celles que rattrape la marée verte se figent et se transforment en arbres, avec des fruits sur leurs branches si elles portaient des enfants.

Les hommes ? À force de parler, tant et si vite, ils s’essoufflent, se vident et bientôt s’affaissent : des oripeaux ; des mues vides que le vent dispersera.

Quant à l’enchanteresse, on n’entendit plus parler d’elle. Mais son râteau est conservé dans un musée discret d’une sombre impasse de Londres.

*Julie ferme le livre, bâille et s’étire bruyamment. ANTOINE, qui paraissait endormi : – On pourrait y aller voir, dans ce musée.*

*Pause.*

Encore un livre qu’ils nous ont acheté pour que ça nous serve plus tard. C’est comme toutes les histoires de quête d’Annabelle ; on se demande bien ce qu’elle cherche.

*Pause.*

JULIE : – On range les Playmobil ? Séverine va passer nous dire bonsoir. Et il faut encore que je me démaquille. Tu m’aides à refaire mon lit ?

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

*Scène 2 : Le théâtre. Annabelle et Maurice sont en train de tendre un fil en travers du plateau. Sur le fil sera tendu un drap blanc qui masquera la moitié du plateau. Une table et des chaises se trouveront derrière le drap.*

ANNABELLE : – Drôle de temps. J’aurais pourtant cru que l’hiver arrivait.

MAURICE : – On ne sait plus comment s’habiller.

ANNABELLE : – Tout ça, on a beau dire, ce sont des cycles : les choses sont cycliques, malgré tout. Peut-être que vous pourriez divorcer, avec Laurence. Je sais que ça ne fait que dix ans, mais ... au moins pour Julie, je crois que c’est important... Dix ans, c’est une date.

MAURICE : – On recommence pas, tu veux ? J’ai demandé à Mehdi de passer et j’aimerais éviter une scène devant lui. Il a déjà assez de soucis comme ça avec sa bonne femme. Il a besoin de se détendre.

ANNABELLE : – Et ce qu’il lui faudrait, à celle-là, c’est un bon coup de bite. Je sais, tu l’as déjà dit.

MAURICE : – Écoute, Annabelle, ça me fait plaisir que tu sois passée comme ça, me faire un petit coucou à l’improviste. Mais je ne suis pas certain d’être disponible pour discuter.

*Annabelle lâche le drap et s’assoit sur le sol, les jambes ramenées contre la poitrine. Maurice ramasse le drap en jurant. Avec un sourire narquois : – C’était bien, l’autre soir, chez les Granger, non ? Tu avais l’air contente. Ce sont pas des manchots, ces deux-là.*

ANNABELLE : – Tu sais, je l’ai eue, l’augmentation. Et ils m’ont gâtée, je n’aurais pas cru toucher tant.

*Maurice vient s’asseoir contre elle et la prend par les épaules : – Tu sais, des fois, je me demande ce qu’on attend du couple.*

*ANNABELLE se dégage et se relève, manifestement agacée : – Le roi des généralités... Je n’attends rien du couple. Que des choses de nous. Et moi, ce qui m’importe, c’est qu’on parle.*

MAURICE : – Et tu ne veux parler qu’avec moi...

ANNABELLE : – C’est au téléphone qu’on se parle le mieux, non ?

*On entend sonner. Elle s’interrompt. Mehdi apparaît, en Kway. Annabelle s’est rassise. Mehdi s’agenouille devant elle pour l’embrasser. Maurice l’aide à se relever en lui serrant la main.*

MAURICE : – Il pleut ?

*Mehdi s’ébroue : des pellicules s’envolent en tous sens.*

ANNABELLE : – Il neige.

MEHDI : – L’Atlas.

MAURICE : – Toujours en courroux contre ta gente épouse ?

MEHDI : – Elle pousse.

*Maurice lui tend un bout du drap. À eux deux, ils l’étendent sur le fil. Maurice passe à Mehdi un panier de pinces à linge colorées que celui-ci dispose régulièrement sur le fil. Arrivé au bout, il s’arrête pour contempler l’alignement, à deux pas d’Annabelle, lui tournant le dos. Il enlève ensuite son Kway, le secoue vigoureusement puis le pend sur le drap en regardant Maurice, le visage fendu d’un grand sourire.*

MAURICE : – Arrête, tu veux.

ANNABELLE : – S’il ne pleut plus, il peut bien l’enlever.

*Elle se lève, prend le Kway qu’elle roule en boule dans la poche prévue à cet effet, clippe la ceinture élastique et va passer la boule autour du cou de Maurice. Mehdi est hilare mais silencieux. Le Kway pend au cou de Maurice comme une cloche : celui-ci finit par hausser les épaules et se met à osciller légèrement pour imprimer un mouvement de balancier au Kway.*

MEHDI : – Meuh ?

*Annabelle se lève et récolte les pinces à linge qu’elle remet dans leur panier.*

MAURICE : – Merci chérie !

*Il enlève le Kway et le dépose avec les pinces à linge.*

MEHDI, *très vite* : – J’ai un ami à moi qui nous rejoint. Fabrice. Vous le connaissez, non ?

MAURICE : – Il me semble que oui.

*Fabrice rentre à ce moment-là. Ils se serrent tous la main. Maurice passe derrière le drap, suivi des autres.*

MAURICE, *enjoué* : – Alors, on se le fait, ce pouilleux déshabilleur ?

FABRICE, *en commençant à se déshabiller* : – Toujours prêt. Mais, histoire de changer, on commence à poil et on se rhabille au fur et à mesure.

MAURICE, *acide* : – Surtout, garde tes chaussettes.

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

*Scène 3 : Fabrice et Mehdi dans un bois, en bottes, dans la broussaille jusqu'aux genoux. Il fait brumeux. Des outils de l'acte I, scène 3 : une scie, un râteau droit, un râteau à feuilles, un grand sécateur etc., beaucoup plus que nécessaire pour simplement couper du bois.*

FABRICE : – C'est sympa de venir m'aider. Mon beau-père paie bien : il sait qu'on crache pas sur quelques billets. Et tu vas voir : la vieille cuisine comme une fée.

MEDHI : – Je crois que je vais bientôt partir.

*Un temps.*

FABRICE : – Mal du pays ?

*Un temps.*

Pam aussi, elle vit sans tendresse, en ce moment, non ? Paraît même que son chien va crever.

*Mehdi prend le râteau droit et se met à gratter le sol avec.*

MEHDI : – C'est ça, le sujet ? *Un temps.* Pam n'aura jamais d'enfant.

*Fabrice se rapproche de Mehdi, le prend dans ses bras par derrière. Mehdi lâche le râteau, se retourne : ils s'embrassent longuement et restent serrés l'un contre l'autre.*

FABRICE : – Tu sens bon. T'as de la chance, Mehdi, de pas avoir de gosses. Tu te rends pas compte. Maintenant qu'il y a la contraception, on n'a plus d'excuse.

Des gosses parce qu'on s'entend avec personne, ni famille, ni amis, ni voisins, mais que ... comme on peut pas faire sans 'relation humaine'... Des poupées qu'on se confectionne, et après on bataille pour qu'elles partagent docilement ses jeux... Des esclaves à tendresse. Tu mesures pas ta chance, moi je te le dis.

MEHDI, *toujours dans les bras de Fabrice* : – Tu me fais chier.

*Se reculant et reprenant son râteau* : Pourquoi on retourne chez Maurice et Annabelle ? *Un temps.* Il lui est arrivé quoi, à leur fils aîné ?

FABRICE : – Tiens, toi aussi, tu dis leur fils ? Comme ma femme... Bon, on arrête de se prendre la tête et on bosse. Je sais pas pourquoi je continue à les voir. Pris séparément... C'est ensemble qu'ils me foutent les pétoches...

Allez, au boulot : vu que tu baisses plus ta femme, tu dois déborder d'énergie, non ? Tu me diras, moi, ça me fait l'effet inverse !

Je commencerais bien par un petit débroussaillage.

*Il saisit le râteau à feuilles près de la tête* : En garde.

*Mehdi se met en garde à son tour et ils ferrailent un moment en rigolant.*

FABRICE, *s'arrêtant, en sueur* : – Tu sais, j'ai pas envie que tu laisses tomber. *Pause.* J'en ai marre de perdre tous mes potes.

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

*Scène 4 : La chambre de Julie. Pam est assise sur le lit avec Antoine et Julie.*

PAM : – C'est moi qui vous garde, ce soir. Votre mère a du travail. Ce n'était pas prévu.

JULIE : – Et Papa ?

PAM : – Il va rentrer tard aussi. À cause de son nouveau spectacle. Il préfère travailler le soir, en ce moment. Comme quand il faisait si chaud.

ANTOINE : – Sauf qu'on est l'hiver. Comme dans les contes : comprends ce que tu es prêt à comprendre.

JULIE , *en jetant loin d'elle une peluche qu'elle avait sur les genoux, celle emportée par mégarde par Pam à l'Acte I* : – Les contes !

*Pam essaie d'attirer Julie contre elle, mais elle lui échappe. Antoine se met à danser frénétiquement sur place, comme un oiseau à la patte prise dans un piège. Pam se prend la tête entre les mains et se met à pleurer.*

JULIE : – Comme les oignons.

ANTOINE, *toujours dansant, d'une voix de fausset* : – C'est un enfant, c'est un enfant !

JULIE : – Le vieux chien est mort.

PAM, *toujours pleurant, fait signe que oui. D'une voix étouffée* : – Urus.

ANTOINE *se met à bondir sur place à pieds joints, à toute vitesse* : – L'oeil était dans la tombe et regardait Caïn, l'oeil était dans la tombe et regardait Caïn (*autant de fois que nécessaire*).

JULIE : – Maman a plusieurs cheveux blancs. Mais elle va pas mourir.

PAM, *qui a cessé de pleurer* : – Une séparation, c'est pas la mort.

*Antoine fait mine de tomber raide mort, très théâtralement. Julie se lève d'un bond, tire Pam par les mains. Elles dansent une ronde autour d'Antoine par terre, Pam de manière d'abord hésitante ; rapidement, la ronde devient enthousiaste, voire frénétique : Dansons la capucine, y'a pas de pain chez nous, y'en a chez la voisine, mais ce n'est pas pour nous. Dansons la capucine...*

—

**EPILOGUE :**

Femme de ménage 1.  
Femme de ménage 2.

*Le même appartement que dans le prologue. Par les fenêtres du fond, on voit qu'il neige, de gros flocons de conte de Noël.*

*Des femmes de ménage (tablier, gants, fichu sur la tête) œuvrent dans la pièce. Quelque part, un chariot roulant avec sac poubelle béant, seaux, balais etc.*

FEMME DE MENAGE 1 : – Quelle saloperie, ce parquet ! Toutes ces rainures...

FEMME DE MENAGE 2 : – Faudrait quelque chose comme un fourmilier, avec un gros ventre à presser pour aspirer expirer. Un peu comme une cornemuse.

FEMME DE MENAGE 1 : – La patronne a dit de ne pas toucher aux billes. Précieuses. À sa petite-fille.

*Elle se dirige vers la feuille de papier sur laquelle se trouvent les billes colorées du prologue : elle tire délicatement sur l'un de ses coins pour l'enlever : les billes roulent doucement à terre.*

FEMME DE MENAGE 2 : – T'es folle !

FEMME DE MENAGE 1 : – Révolution !!

FEMME DE MENAGE 2 : – Ouais, ben, toute seule. Compte pas sur moi.

*On entend la manifestation dehors :* – Des garçons, des garçons !

FEMME DE MENAGE 2, *s'adressant aux fenêtres* : – Et mon cul, c'est du poulet ?  
*À sa collègue* : Et t'as encore rien vu...

*Elle se campe sur ses jambes, avance un pied tendu et clap, clap, écrase les billes d'un coup sec, l'une après l'autre.*

FEMME DE MENAGE 1 : – Net et sans bavures.

FEMME DE MENAGE 2, *horriifiée* : – Tu vas nous faire pendre.

FEMME DE MENAGE 1 : – C'est tellement difficile à trouver, de nos jours, du petit personnel de qualité. Oseront pas : nous sommes du petit personnel de qualité.

FEMME DE MENAGE 2 : – Parle pour toi.

FEMME DE MENAGE 1 : – Ne te dévalue pas. C'est courir à sa perte.

Marie-Laure Schultze\_Les Parenthèses\_version\_février2015.

FEMME DE MENAGE 2 : – Moins que d'écraser des perles.

*Elle est prise d'un accès de rire, qui devient un fou rire.*

FEMME DE MENAGE 1, *souriant* : – J'aime bien quand tu ris.

FEMME DE MENAGE 2, *se calmant peu à peu* : – On aurait dit des petites pizzas. Avec le bec d'un ornithorynque, on pourrait les décoller sans les abîmer et les faire sauter comme des crêpes.

FEMME DE MENAGE 1 : – Y'en a une qu'a glissé dans une rainure. Passe-moi une épingle à cheveux.

FEMME DE MENAGE 2, *dégageant de ses cheveux une longue épingle* : – Tiens.

FEMME DE MENAGE 1, *s'escrimant* : Il vaut mieux écarter un peu la lame, la pizza est coincée. *Laissant échapper un sifflement* : – Mazette ! Regarde-moi ça !

*Elle se relève, tirant sur une lame qui cède facilement, puis en enlève une ou deux autres.*

FEMME DE MENAGE 2 : – Une cache !

FEMME DE MENAGE 1 : – Des boîtes de pâtée pour chiens. J'en ai jamais vu autant d'un coup ! Et du premier choix !

FEMME DE MENAGE 2 : – Un véritable trésor !